

— **D**ieu du ciel ! s'exclama lady Hardcastle au moment où nous descendîmes de la carriole. Voilà qui est plus grand que ce à quoi je m'attendais.

Le chauffeur de la carriole légèrement branlante me tendit le Gladstone de lady Hardcastle tandis qu'elle sortait son porte-monnaie pour l'un des généreux pourboires dont elle avait l'habitude. Sur un « Merci, m'dame » surpris, il agita son fouet. La carriole se remit en marche dans un claquement de sabots, en direction de la gare de Chipping Bevington où il nous avait prises.

Postée auprès d'elle sous le soleil vivace de l'été, je regardais aussi notre nouvelle demeure. Ma patronne avait raison : elle était plutôt grande.

— Quand vous avez suggéré que nous déménagions à la campagne, madame, commençai-je lentement, je vous confesse que mon imagination m'avait soumis des images de cottage couvert de roses, peut-être avec un petit jardin potager et un pommier. Je me le figurais pittoresque et démodé, avec des portes basses sous

lesquelles il vous arriverait de vous cogner la tête tandis que je les franchirais sans heurt. Un endroit « charmant », je pense que c'est l'adjectif qu'utilisent les gens.

— Cet endroit a du charme, Flo, dit-elle. Et c'est aussi neuf et propre, et d'une modernité enthousiasmante. En plus, il offre tout l'espace dont nous avons besoin.

Sur ce point, je ne pouvais la contredire. La maison était tout ça et plus encore, elle ne correspondait simplement pas à ce que je m'étais figuré, voilà. Construite en brique rouge, elle ne ressemblait en rien aux bâtisses que nous avons vues sur la route entre la gare ferroviaire et le village de Littleton Cotterell. Les braves gens du Gloucestershire préféraient la pierre pour leurs demeures : de grosses pierres bien rustiques, dotées de jambages et d'angles qui contrastaient avec le reste. Nous n'étions passées devant rien qui s'apparente à cette imposante bâtisse familiale, avec ses briques rouges, son porche sur pignons et ses bow-windows symétriques.

La maison était en retrait du chemin qui conduisait au village et son périmètre était délimité à l'aide d'un muret bas, lui aussi en brique rouge. L'entrée dans le propre jardin d'ornement se faisait par un portail en fer forgé ouvragé, peint en vert pour s'accorder à la porte d'entrée de la maison, d'aspect massif. Le portail grinça quand je le poussai.

— Il nous faudra sans doute trouver un gars du village pour graisser ces gonds, commenta lady Hardcastle alors que nous nous engageons dans l'allée. Si cette chose crisse ainsi chaque fois que quelqu'un vient, nous allons devenir timbrées.

— Timbrée, vous n'en êtes déjà pas très loin, madame, lui fis-je remarquer. Mais croyez-vous que nous soyons sans cesse assaillies par des visiteurs ? Vous ne connaissez personne. Je croyais même que votre objectif était de mener une existence paisible à la campagne.

— Oh, mais c'est bien le cas. Toutefois nous recevrons forcément des visites. Du moins, je l'espère. J'aspire à une vie paisible, oui, mais pas cloîtrée.

Elle actionna la poignée et trouva la porte déverrouillée. Nous entrâmes.

Au son de nos pas sur le parquet, nous prîmes connaissance de notre nouvel environnement. Le vestibule était lambrissé de bois sombre, et la table et le porte-chapeaux de Londres n'y semblaient pas du tout déplacés.

— Cela conviendra très bien, constata-t-elle. Vraiment très bien.

— Nous ne vivons pas dans la misère, ça c'est certain, convins-je avec un sourire. Si j'allume le fourneau, il aura le temps de chauffer pendant que nous explorons les lieux, et puis nous pourrons prendre une bonne tasse de thé avant de nous installer.

— Voilà qui me paraît formidablement pensé, Flo. J'aimerais m'assurer que les déménageurs ont suivi mes instructions. Vous savez comment ces gens peuvent se comporter. Ils promettent de tout mettre à sa place, mais ensuite vous arrivez et vous découvrez qu'ils ont posé l'aspidistra dans la chambre et le piano dans la cuisine.

— Vous n'avez jamais eu d'aspidistra, lui lançai-je depuis la cuisine.

— Et heureusement, si c'est ainsi que les déménageurs les traitent.

Il y avait une pile de bois à côté du fourneau, que j'allumai en deux temps, trois mouvements.

— Je croyais qu'on avait laissé le piano en ville, ajoutai-je en sortant de la cuisine.

Ne la voyant nulle part, j'essayai la porte à droite du couloir. Qui ouvrait sur le petit salon, où ma patronne s'affairait à la disposition des sièges et de la petite table placée entre eux.

— Que disiez-vous, ma chère ?

— Je disais : je croyais qu'on avait laissé le piano en ville.

— C'est le cas, confirma-t-elle, une ligne perplexe lui barrant le front.

— Vous avez dit que vous vous attendiez à le retrouver dans la cuisine, insistai-je.

— J'ai dit ça ? Oui, effectivement, cela ressemble à une chose qui aurait pu m'échapper, toutefois nous l'avons bel et bien laissé en ville. Je ne l'ai jamais aimé, avec son horrible tonalité. J'en ai commandé un nouveau.

— Vous avez bien raison, madame.

— Jusqu'ici, tout va bien, commenta-t-elle en désignant ses vieux fauteuils et sa table d'occasion, qui étaient bien loin de remplir la vaste pièce. Ils ont même réussi à ranger les livres sur les étagères. (Elle y regarda de plus près.) Je ne suis pas sûre que j'aurais placé Charles Dickens à côté d'Isaac Newton, hormis à un dîner de fête, et encore seulement si Nellie Melba n'était pas venue... mais enfin, ils ont fait de leur mieux.

— Qu'est-il arrivé aux ravissants fauteuils si confortables ?

— Ils sont sans doute dans le grand salon.

— Grand Dieu, nous avons aussi un grand salon ?  
Quelle décadence !

— Et un salon d'été. Jasper et sa femme ont quatre enfants, ils auront besoin de beaucoup de place s'ils rentrent un jour d'Inde.

— A-t-il fait mention d'une date éventuelle ?

— Non, admit-elle. Il est resté un peu vague sur le sujet, pour être honnête. « Les affaires, bla-bla-bla, on doit rester ici un moment, bla-bla-bla, pas de chance, bla-bla-bla, tu n'aurais pas envie de louer une maison à la campagne, ma vieille ? » Enfin vous voyez, ce genre de choses.

Nous traversâmes le couloir jusqu'à la porte opposée, qui s'avérait mener à la salle à manger. La table en noyer pouvait accueillir huit convives et avait toujours paru un peu trop grande pour l'appartement, mais là, dans cette pièce spacieuse et haute de plafond, elle était bien plus à sa place. Lady Hardcastle balaya la pièce du regard afin de s'assurer que tout était à sa place désignée.

— Ils ont bien mieux travaillé que je ne le redoutais, convint-elle en ouvrant l'une des portes du placard. Regardez, ils ont même réussi à se souvenir de ranger le service à soupe.

Avant que j'aie le temps d'aller voir comme demandé, elle avait déjà filé vers l'arrière de la maison et la cuisine. Au lieu de tourner à gauche, cependant, comme je l'avais fait pour découvrir le fourneau, elle prit à droite, dans une petite pièce carrée. Là, nous trouvâmes son bureau, qui avait été positionné de manière à regarder vers la fenêtre et le vaste jardin clos, ainsi que vers les champs et les collines au-delà.

— Voilà qui sera vraiment très bien, très bien, commenta-t-elle encore, une main posée sur le dossier de son fauteuil. Il nous faudra peut-être redécorer un peu à un moment donné, je trouve ces couleurs pâles insipides, mais cela devrait convenir pour l'instant. Allons à l'étage à présent, je pense.

— Juste une chose, madame, dis-je alors que nous terminions notre passage en revue des étages supérieurs et retournions à la cuisine.

— Juste une ?

— Pour le moment. Vous projetez d'embaucher d'autres personnes, rassurez-moi. Parce que je ne serai pas en mesure de m'occuper de cet endroit toute seule. L'appartement de Londres, c'était assez simple, d'autant que je pouvais faire faire la lessive en externe, mais ici...

— Ne craignez rien, petite servante, m'interrompit-elle. Quand il m'a loué cet endroit, Jasper m'a mise en contact avec les propriétaires terriens de la région et ils m'ont organisé des entretiens avec quelques personnes. Tout est sous contrôle.

— Eh bien, voilà qui est un soulagement, admis-je en mettant la bouilloire à chauffer.

— Plus pressante est la question de ce que nous allons manger, reprit-elle avec un regard à la ronde. Le Chemin de fer du Grand Ouest offre un service ponctuel, mais un déjeuner médiocre. Je devrais être plus qu'affamée d'ici à l'heure du dîner.

— Ne craignez rien, employeuse vieillissante, ironisai-je. J'ai commandé des courses avant que nous quittions Londres et demandé qu'elles soient livrées à la

maison. Si tout va bien, nous devrions avoir un garde-manger plein.

Sur quoi j'ouvris la porte du cellier et désignai les étagères chargées de provisions.

— Bravo, ma chère. Prenons notre thé, donc, et puis je vous laisserai vous adonner à votre sorcellerie culinaire pendant que j'irai m'assurer que mon matériel a été soigneusement entreposé à l'orangerie. (Elle désigna la porte à côté du grand évier.) Est-ce par là que l'on sort dans le jardin ?

— Par le local à chaussures, oui, répondis-je.

L'eau ne tarda pas à bouillir et j'en remplis la théière, avant de retrouver lady Hardcastle à table.

— Des lampes ! s'écria-t-elle tout à trac.

— Quoi ?

— Avons-nous des lampes ? Je me suis tellement habituée à avoir l'électricité à l'appartement que j'ai complètement oublié.

— Tout est prévu, madame, la rassurai-je. Lampes, huile, bougies, allumettes... tout est dans la caisse à thé, là-bas.

— Que ferais-je sans vous ?

Je réfléchis une seconde.

— Vous mourriez de faim, madame. Dans le noir.

Je me réveillai de bonne heure le lendemain matin et me mis à l'ouvrage. Des bras supplémentaires ne seraient pas de trop, mais il y avait peu de chances pour que nous fassions passer les premiers entretiens d'ici au moins deux jours, sans même parler d'embaucher.

De plus, je confesse que je me sentais plus qualifiée pour prendre en charge le travail important de notre installation qu'un quelconque employé loué au village, si empressé et avide de bien faire qu'il eût été.

Je réveillai lady Hardcastle avec un thé et des toasts sur un plateau, et elle ne tarda pas à descendre petit-déjeuner. Nous nous restaurâmes ensemble dans le salon d'été.

— Quels sont vos projets pour la journée, madame ? lui demandai-je en lui versant une autre tasse de thé.

— Je dois organiser les choses correctement à l'orangerie. Mais autrement, je pense que nous devrions prendre un peu nos aises. Ces deux derniers mois ont été pour le moins mouvementés depuis cette horrible affaire à l'ambassade bulgare, et je pense que nous méritons de nous reposer toutes les deux. Que comptez-vous faire ?

Je lui énumérai mes principales tâches pour la journée et fis vaguement mention de quelques autres, de moindre importance.

Elle éclata de rire.

— Au temps pour prendre vos aises, commenta-t-elle. En tout cas, n'en faites pas trop. Nous aurons une femme de ménage et quelqu'un en cuisine d'ici à la fin de la semaine, il faut bien leur laisser de l'ouvrage.

Je haussai les sourcils, sceptique.

— Je ferai de mon mieux pour m'assurer qu'elles soient bien occupées, madame.

Il n'empêche que je n'étais toujours pas convaincue que nous parvenions à trouver des gens aussi rapidement.



Nous terminâmes notre petit déjeuner tout en discutant de tout et de rien, puis elle partit en quête de sa salopette. Par caractère, lady Hardcastle était une femme élégante, qui optait plutôt pour les modes flatant sa haute silhouette gracile : souvent des bleus foncés, qui faisaient ressortir le bleu de ses yeux, ou des mauves profonds et riches, qui donnaient l'impression que sa chevelure sombre brillait de mille feux. Le brun grisâtre d'une salopette d'ingénieur ne lui seyait guère, en revanche la tenue présentait l'avantage de simplifier le lavage, après une journée passée à son atelier.

Je retournai pour ma part à ma liste de travaux, dont la longueur aurait fait blêmir Hercule.

Durant le cours de la matinée, mes tâches furent interrompues pas moins d'une demi-douzaine de fois par la sonnette de la porte. À Londres, une dame parvenait tout juste à faire la connaissance de ses voisins les plus proches au bout de plusieurs années, si elle était particulièrement grégaire. Ici, dans le sud-ouest de l'Angleterre, il semblait que tout le monde brûlait d'en apprendre plus sur l'étrangère qui venait de se joindre à eux.

Le révérend James Bland, vicaire de l'église de Saint-Arild, fut le premier à se présenter, chargé d'un cake aux fruits plutôt impressionnant, préparé en l'honneur de lady Hardcastle par son épouse qui, lui assura-t-il, viendrait en personne d'ici un jour ou deux. Un garçon boucher de chez Spratt arriva avec un message présentant la boutique de son employeur, suivi de près par des petits gars de chez le boulanger et l'épiciier apportant des messages semblables. Je ne pouvais m'empêcher de

songer que ces trois établissements auraient économisé quelques sous en n'envoyant qu'un seul et même messenger au nom de tous, mais les gars repartirent ravis : lady Hardcastle leur donna à chacun quelques pièces pour leur déplacement.

Le policier du village passa ensuite. Le sergent Dobson annonça qu'il ne pouvait pas s'attarder, mais qu'il désirait présenter ses respects et assurer lady Hardcastle que son assistant (dont le nom m'entra par une oreille et ressortit par l'autre) et lui étaient là pour nous protéger. Non, se hâta-t-il d'ajouter, que nous risquions d'en avoir l'utilité. Son village était le plus sûr du district. En tout cas, si nous avons besoin de quoi que ce soit, il nous suffisait de demander.

Fidèle à sa parole, il ne s'invita pas pour une tasse de thé, comme auraient pu le faire nos amis de la police londonienne. Au lieu de quoi il nous souhaita à toutes les deux le bon jour et repartit tranquillement par le sentier du jardin en sifflotant une chanson populaire.

Lady Hardcastle invita le sixième visiteur, le Dr Fitzsimmons, à la rejoindre dans le petit salon. Je préparai un autre plateau de thé en me demandant s'il était judicieux d'infliger au pauvre homme une part du cake de la femme du vicaire. D'un côté, il m'apparaissait comme tout le contraire d'hospitalier de lui faire subir un gâteau aussi terrifiant, mais d'un autre côté, c'était tout ce dont nous disposions. Sans doute avait-il déjà été exposé à la pâtisserie de Mme Bland et était-il désormais immunisé. Je tranchai donc de fines parts et les leur servis.

Depuis la cuisine, je percevais des bribes de leur conversation et il semblait que lady Hardcastle soit en train de tenter de lui expliquer sa nouvelle tocade.

— ... très intéressant, l'entendis-je répondre dans un cliquètement de tasses et de soucoupes reposées sur le plateau. Cependant, je n'imagine pas les villageois très réceptifs. Je soupçonne parfois la plupart d'entre eux de considérer mes propres talents, très modestes, comme de la sorcellerie...

Elle rit.

— Je saurai m'en souvenir.

— Eh bien, je vous souhaite le bonjour, conclut-il, puis leurs voix se mirent à résonner dans l'entrée lambrissée de bois. Je suis sûr que vous êtes bien occupée. Les emménagements sont tellement épuisants !

*Oui*, songeai-je, épuisants. Pour certains d'*entre nous*.

— Merci, docteur, répondit ma patronne.

Un peu plus tard, elle me rejoignit dans la cuisine.

— Ça n'arrête pas, hein ?

— Pour sûr, confirmai-je. En tout cas, on dirait que mes doutes quant à la fréquence des visites étaient entièrement déplacés.

— Oui, vos présuppositions se sont révélées inexactes jusqu'à présent. Qu'avons-nous pour le déjeuner ?

— Déjeuner, madame ? Après tout ce gâteau ?

Elle lâcha un grognement.

— Je dois avouer n'avoir rien mangé du cake de Mme Bland. Il me fait l'effet du genre de matériau dont on charge les canons lorsque les munitions viennent

à manquer. Par chance, M. Fitzsimmons a correctement deviné sa provenance, votre réputation de grande *pâtissière*<sup>1</sup> est donc intacte. Non, nous sommes tous les deux tombés d'accord pour passer notre tour sur ce gâteau.

— Je ne vous en blâme pas, convins-je. Dans ce cas, vous êtes prête pour une tranche du pâté en croûte que j'ai commandé avant que nous ne quittions Londres et qui se cache, au moment où je vous parle, dans votre garde-manger extraordinairement bien garni.

— Il ne sera pas aussi bon que le vôtre, mais je suis sûre qu'il fera tout à fait l'affaire. A-t-on du chutney ? Des tomates ?

— Tout ça et plus encore, madame. Irez-vous vous changer pour le déjeuner ?

Elle s'esclaffa.

— Il se peut que je me lave les mains... on dirait que je me suis un peu salie. Le vicaire et le docteur ont eu l'air légèrement déstabilisés par mon apparence, je dois l'avouer.

— Je suspecte que leur étonnement ait moins tenu à vos mains sales qu'à votre salopette d'ingénieur.

— Hum, peut-être, oui. Eh bien, cela leur apprendra à débarquer chez une dame sans s'annoncer. On ne peut pas attendre de moi que je sois vêtue pour recevoir des visiteurs toute la sainte journée. J'ai du travail !

— Tout à fait, madame. Déjeuner dans dix minutes ?

L'après-midi ne connut plus qu'une ultime interruption, sous la forme d'un message apporté par un chauff-

1 Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

feur en livrée. Il insista sur le fait qu'il devait attendre une réponse, mais déclina l'offre de s'asseoir à la cuisine, préférant rester sur le pas de la porte.

Le message provenait de sir Hector et lady Farley-Stroud, les propriétaires terriens locaux. Ils vivaient à la Grange, un vaste manoir confortablement désordonné que nous avions aperçu sur la colline en traversant le village, la veille. Les Farley-Stroud, en s'excusant de s'y prendre aussi tard, demandaient si lady Hardcastle aimerait se joindre à eux pour le dîner le soir même, afin de « rencontrer quelques personnes », une invitation que, bien entendu, elle accepta volontiers. Bert – c'était le nom du chauffeur – emporta sa réponse en m'ayant assuré que, si elle était positive, il serait de retour à 19 h 30 pour la prendre et l'emmener à la Grange.

J'aidai lady Hardcastle à s'habiller. Puis, une fois qu'elle fut partie, je m'installai dans l'un des confortables fauteuils du grand salon, avec un livre et un sandwich. Ma patronne m'avait suggéré d'ouvrir une des bouteilles de vin qu'elle avait rapportées de l'appartement de Londres, mais je me contentai d'eau. Le vin, ça se partageait.

Le temps passa vite tandis que je me perdais dans mon livre. Mon journal ne précise pas ce que je lisais, en revanche je me rappelle bel et bien que j'y prenais du plaisir. Ce n'était donc probablement pas du Thackeray. Jamais je n'ai réussi à m'entendre avec Thackeray.

Peu après minuit, lady Hardcastle débarqua dans le salon.

— Oh, mais Flo, je ne m’attendais pas à vous trouver encore debout.

— Vous savez ce que c’est, madame, répondis-je en agitant mon livre.

— Ah oui. Vous et vos livres.

— Exactement. Comment s’est passé le dîner ?

— Beaucoup plus agréablement que je le redoutais. Je me croyais partie pour une soirée ennuyeuse en compagnie du châtelain prétentieux des environs et de son horrible épouse, mais ils se sont révélés tout à fait splendides.

— Comment ça ? demandai-je en m’installant plus confortablement.

Elle aperçut son reflet dans le miroir au-dessus de la cheminée.

— Trouvez-vous que ces perles s’accordent bien avec cette robe bleue ?

— Aussi bien que si l’ensemble avait été dessiné par les meilleurs *couturiers*\* parisiens, madame. Vous avez la capacité de concentration d’une guêpe. Qu’y avait-il donc de si splendide chez les Farley-Stroud ?

— Ah oui, pardon. Non seulement ce sont les petits vieux les plus charmants qu’il m’ait été donné de rencontrer, mais figurez-vous que Gertie Farley-Stroud connaissait ma mère. À peine étais-je entrée qu’elle me demandait : « Dites-moi un peu, ma chère, avant que nous ne poursuivions, votre nom de jeune fille n’était-il pas Featherstonhaugh ? » À quoi j’ai répondu : « S... si. » Et elle a ajouté : « Et n’auriez-vous pas un frère aîné du nom de Harry ? » Et là encore, j’ai répondu : « Ou... oui » sur le même ton perplexe et bégayant, en

pensant qu'elle avait dû se renseigner sur moi dans le *Who's Who* ou quelque chose comme ça. Et puis elle a dit : « Ma chère, j'ai connu votre mère. » Apparemment, Hector et elle ont rencontré mes parents du temps où papa était aux Indes et ils sont restés en contact. Elle a raconté que la dernière fois qu'elle m'avait vue, c'était dans la maison familiale de Londres. J'avais quatre ans et je lui avais récité les *Lois du mouvement* de Newton, avant de lui jouer *Frère Jacques* au piano. Après quoi j'avais annoncé que, quand je serais grande, je voulais devenir un ours polaire.

— Vous étiez déjà très ambitieuse à l'époque, commentai-je.

— Toujours, ma chère, toujours. Évidemment, maman et elle se sont écrit pendant des années et Gertie a suivi mes progrès : Cambridge, le mariage avec Roddy, tous nos postes à l'étranger, tout. Quand l'agent de Jasper m'a présentée comme la nouvelle locataire de cette maison, elle s'est demandé si cela pouvait être la même Emily Hardcastle qu'elle connaissait jadis et, en l'occurrence, c'est bien moi.

— Bien sûr, il ne peut y en avoir qu'une, madame.

— Tout à fait, tout à fait. Mais ils sont aussi cinglés qu'une paire de macaques et j'ai passé un moment délicieux. Le seul noyau dans le clafoutis, c'est qu'ils ont insisté sur le fait que je devais rencontrer des « gens du cru », histoire d'être correctement introduite dans la bonne société du Gloucestershire. J'aurais pu m'en passer, pour être honnête, mais je me serais sentie ingrate de refuser, alors j'ai décidé de me joindre à la compagnie autant que faire se pouvait. Et ce que j'ima-

ginais un dîner en toute intimité avec les propriétaires terriens locaux s'est changé en une sorte de présentation formelle au gratin de la haute. Du moins, à son équivalent local. Disons la pas-trop-basse ou la pas-trop-malotie. Il n'empêche qu'ils se croient atrocement importants, et c'est tout ce qui compte, je suppose.

— Des potins juteux ?

— Rien du tout, je le crains. La seule information notable, ce sont les fiançailles de la fille des Farley-Stroud avec le rejeton d'une famille de commerçants de la région. Ils sont dans le transport maritime, si je ne m'abuse. C'était dans toutes les bouches. Je vous confesse n'y avoir prêté que peu d'attention.

— Enfin, ça pourrait être pire. Vous auriez encore pu être appelée pour déjouer l'assassinat de l'ambassadeur de Bulgarie.

— On avait bien ri, en tout cas, pas vrai ?

— Bien ri en effet, madame. Cela dit, je pense que nous nous porterons aussi bien sans ce genre de réjouissances.

— Vous avez sans doute raison. Et vous, comment s'est passée votre soirée ?

— Entre des sandwiches et un bon livre. Je ne peux imaginer mieux.

— Une soirée avec moi, bien sûr. Que diriez-vous d'un petit verre ? Je boirais bien un brandy avant de me coucher.

J'allai chercher le cognac et deux verres. La vie à la campagne, ça n'était pas si mal, après tout.